

encore un bal champêtre, et déjà on avait construit une tente avec un plancher : même Pierrot avait vu dresser les quatre tonneaux sur lesquels seraient juchés les ménestriers et le cornet à piston. Tout cela, me direz-vous, ne prêtait guère aux larmes. — Oui ! mais Pierrot n'était pas invité ! Encore s'en serait-il peu alligé, si sa patronne n'avait pas décidé qu'il mènerait comme toujours les chèvres à la montagne, car si on ne l'avait pas invité on ne lui aurait pas interdit du moins d'aider au service ; d'ailleurs le maître de la maison était trop désireux de montrer à tous les habitants de l'endroit de quelles splendeurs il pouvait entourer le mariage de son fils, pour ne pas laisser libre l'entrée de la fête : chacun aurait le droit d'aller et de venir, de plaisanter avec les invités assis à table, sans risquer de se faire mettre à la porte, sûr au contraire d'être agréable au bonhomme, flûté qu'on eût fait quelques kilomètres pour admirer l'élégante société qu'il recevait et le festin qu'il lui offrait.

Pourtant, et bien que son instinct l'avertit de cette bienveillante disposition à l'égard des intrus, Pierrot ne pouvait décemment pas conduire ses chèvres à la noce, en qualité de curieuses.

Mais il leur en voulait de ce que, sans elles, il aurait pu à loisir voir ces gens étranges qui mangeaient des choses bizarres, assister à leurs danses, entendre les crincrins des trois violons et les couacs du cornet à piston, réjouissance musicale sur laquelle ses oreilles n'étaient point blasées. Oh ! il les aurait bien données à garder au diable, ses chèvres, ce matin-là ! Et Suzanne, pour comble de malheur, l'abandonnait :

— « Toi, petite, tu es invitée, » avait dit la patronne tout en sortant de l'armoire la robe de soie qu'elle n'avait point mise depuis bientôt vingt ans, lors de ses propres noces.

Et l'ingrate fillette occupée en ce moment à consoler Pierrot, avait aussitôt oublié le chagrin de son ami pour battre des mains et sauter de joie. Pourtant elle était venue l'embrasser pendant qu'il faisait sortir les chèvres de l'étable.

— « Va au Vouant, tu verras la tente de là haut, et tu entendas le bruit des "boîtes" ; ils vont en tirer toute la journée, il paraît que c'est comme le tonnerre... Voyons, mon Pierrot, faut pas te désoler pour si peu. Il n'y a pas de quoi, vois-tu.

— Ça t'est facile à dire à toi qui y vas, répliqua-t-il avec humour.

— Oh ! moi je te donnerais ma place de bon cœur, si j'étais assez grande pour mener les chèvres, dit-elle d'un ton qui ne permettait pas de mettre en doute sa sincérité.

— C'est gentil ! » remercia-t-il, touché ; il avait envie d'ajouter : « Viens avec moi, alors, je ne m'ennuierai presque pas, mais la honte qu'il sentit de son égoïsme lui ferma la bouche.

— Surtout va au Vouant, à la grotte ! lui cria-t-elle pendant qu'il s'éloignait, ça me fera plaisir de savoir où tu es ! »

Elle avait, en lui faisant cette recommandation, un air à la fois malin et mystérieux qu'il ne vit pas, car il se retourna à peine pour lui répondre.

Il obéit pourtant, d'abord parce qu'il avait l'habitude d'obéir à Suzanne,

et puis que lui importait !... et tout en gravissant les sentiers en pente rapide, à peine tracés, où les cailloux roulent sous le pied, il songeait à toutes les merveilles qu'il ne verrait pas sans pouvoir retenir ses larmes, le pauvre ! D : temps à autre, quand les gens de la noce tiraient des "boîtes", les chèvres inquiètes s'arrêtaient ; Pierrot, se retournant vers la vallée, contemplait pendant quelques secondes l'endroit d'où partait la détonation, puis reprenait tristement sa route.

Arrivé à la grotte, cette ouverture béante dans le flanc de la montagne, que les paysans de là-bas désignent sous le nom peu poétique mais expressif de "Grand-guole," il s'assit sur une grosse pierre, tout au fond de la caverne, d'où il ne pouvait voir le hameau, et la tête dans ses mains il s'abîma dans sa peine.

Il y avait longtemps, plusieurs heures peut-être, qu'il était là, quand la sensation qu'une ombre passait devant l'entrée de la grotte lui fit tourner la tête. Suzanne était devant lui ; elle éclata de rire devant sa mine stupéfaite.

— « Eh ! oui, c'est moi ; tu penses bien que je ne voulais pas te laisser tout seul ici à te chagriner pendant que les autres s'amuse, mais je voulais te faire une surprise. Et puis si j'étais partie avec toi ce matin, nous n'aurions rien eu de toutes ces bonnes choses... tandis que... regarde ! »

Et, tout en causant, elle défaisait un gros paquet bien lourd pour elle, contenant des provisions de toutes sortes, des échantillons de toutes les friandises qui composaient le festin.

— « Pauvre Suzanne ! que tu es gentille, mais c'est ton déjeuner que tu m'apportes là !

— Pas du tout, on n'était pas encore à table quand je suis partie. C'est le cuisinier qui m'a tout donné, Je me suis glissée dans la cuisine, il m'a dit : « Va t'en, petite, tu nous embarrasses ; » moi j'ai répondu :

— « Je ne voulais pas vous déranger, monsieur, mais j'ai un grand ami qui a bien du chagrin parce qu'on ne l'a pas invité ; moi je suis invitée, mais j'aime mieux aller déjeuner avec lui pour le consoler. Voulez-vous me donner ma part ? » Il m'a regardée en riant et tous les petits garçons en blanc qui sont avec lui riaient aussi. A la fin il a dit :

— « Tu es une brave petite fille et je veux bien te faire plaisir, mais ce n'est pas commode d'emporter des sauces. » Je lui ai expliqué que je tenais surtout aux gâteaux : il a ri encore bien plus fort, mais il m'a donné tout ça ; j'espère que tu n'as plus de chagrin de ne pas être de la noce ?

— Ma foi non, puisque te voilà, répliqua Pierrot tout rasséréné.

— Ça va être amusant de faire la dinette : il y a là de très bons petits gâteaux, ça s'appelle des " Arguments ".

— Quel drôle de nom !

— C'est le cuisinier qui me l'a appris ; il a dit que ton chagrin ne résisterait pas à " d'aussi excellents arguments ".

Et la gaieté des deux enfants pendant toute la journée prouva que ce pâtissier-là avait le don de prophétie.

HENRI FAYEL.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SEPTIÈME PARTIE

IV

(Suite)

— C'est mon affaire.

— Vous savez donc où nous devons la chercher ?

— Peut-être.

— Pourquoi, alors, ne la trouverons-nous que dans huit jours ? En nous mettant à sa recherche cette nuit même, nous pourrions peut-être dès demain...

José Basco secoua négativement la tête.

— Pas avant huit jours, dit-il.

— Quel homme singulier ! murmura Ludovic ; ce n'est pas demain, ni dans trois jours, ni dans cinq, ni dans six, c'est dans huit jours.

— Oui, c'est le temps qu'il faut.

— Pour faire quoi ?

— Et ! parbleu, pour la retrouver.

— Comme vous le disiez tout à l'heure, mon cher José, mon esprit a perdu sa lucidité ; je cherche vainement à comprendre... Après tout que m'importe ? Je n'ai qu'une chose à faire : me laisser diriger par vous. Pourvu que vous retrouviez Mlle de Coulange, qu'elle soit ma femme et que je mette la main sur les millions du marquis, au diable tout le reste !

— Ah ! ah ! vous ne comprenez pas, fit le Portugais : eh bien asseyez-vous et écoutez-moi. Vous allez comprendre.

— Que va-t-il me dire ? se demanda le jeune homme en reprenant sa place sur son siège.

— Je vous promets que demain, je saurai où Sosthène de Perny a conduit Mlle de Coulange. Certainement, vous pourriez dès demain la ramener au domicile paternel. Mais il ne le faut pas. Il ne le faut pas parce que la marquise, le marquis, l'institutrice, Morlot, tout le monde enfin, doit croire que nous nous sommes mis à sa recherche pendant les huit jours qui vont s'écouler, que nous avons eu le bonheur de découvrir l'endroit où elle était enfermée et de l'arracher des mains de son ennemi.

— Et si les hommes de la police, si Morlot la retrouvent avant nous ?

— Ils ne la retrouveront pas. Je vous le répète, c'est vous qui la ramènerez triomphalement à l'hôtel de Coulange. Je vois d'ici la scène touchante qui aura lieu. Le marquis vous serrera dans ses bras à vous étouffer et la bonne marquise se prosternera à vos genoux comme devant un Dieu sauveur.

— Superbe ! exclama le jeune homme. Mais pardon, mon cher José, comment pourrez-vous savoir demain où se trouve Mlle de Coulange ?

— Curieux, va. Il faut qu'on vous dise tout.

— Excusez-moi, mon cher de Rogas ; mais je ne vous demande pas de me dire ce que vous croyez devoir me cacher.

— Je le sais. Mais le moment est venu de vous apprendre une chose que vous sauriez depuis longtemps déjà si je n'eusse craint de troubler vos amours, en effarouchant certains scrupules que je croyais encore en vous.

— Moi, scrupuleux, allons donc !

— Eh bien je commence par vous dire, d'abord, que je verrai demain Sosthène de Perny et que c'est lui-même qui me dira où il a conduit Mlle de Coulange.

— Mais vous le connaissez donc ? s'écria Ludovic, laissant voir un grand étonnement.

— Oui je le connais.

Les yeux de Ludovic, démesurément ouverts, restaient fixés sur José Basco. Il paraissait stupéfié.

— Ah ! tenez, de Rogas, dit-il d'un ton de reproche, je vous en veux. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite ! Vous m'avez laissé me tourmenter quand il vous était si facile de me tranquilliser !